

L'Abille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 24 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

Le cabinet de M. Taft.

On attribue, à tort ou à raison, la dernière réunion des membres du Cabinet de M. Taft à l'agitation qu'a causée à New York l'arrêt d'un tribunal défavorable à la "Standard Oil Combination", et on incline à croire que le Cabinet ne s'est occupé d'aucune autre question à cette réunion.

On ne peut affirmer qu'il en a été ainsi, parce qu'à l'exception de deux membres du Cabinet, tous ont été de la façon la plus absolue que le sujet de l'anti-truste y fut même effleuré.

Ceux qui disent le contraire n'ont cependant voulu rien dire à cet égard; leurs lèvres sont restées scellées, et par conséquent le plus profond mystère entoure la réunion du Cabinet. Il ne serait pas impossible que le message prochain du Président y ait été mentionné et que les Secrétaires se soient occupés des nominations diverses que sous peu de jours M. Taft fera connaître.

Le Président et l'Attorney-général ne sont pas du même avis quant à ce que devrait être la loi contre les syndicats. Jusqu'à tout dernièrement, M. Taft dans ses discours donnait à comprendre que la loi, selon lui, devrait être modifiée de façon à n'entraîner d'illégalité que les restrictions imposées au commerce entre-états qui paraissent déraisonnables, injustes.

Dans le procès de l'Association des Secétaires du Nord, le Juge Brewer, de la Cour Suprême, a exprimé une opinion semblable à celle de M. Taft.

Le Président vient de faire une tournée dans le plus grand nombre de ses Etats, et d'après ce qu'il y a observé il est arrivé à la conclusion qu'il est préférable de ne pas charger la loi actuelle relative aux syndicats, afin de laisser au gouvernement la faculté de poursuivre devant les tribunaux tout syndicat délinquant sans qu'il soit besoin de prouver qu'il est nuisible au commerce.

Le Président Taft en cela suit une voie autre que celle dans laquelle son prédécesseur, M. Roosevelt, s'était engagé, car il était d'avis que la doctrine de l'ancienne Loi commune, décor-

tant d'illégalité les restrictions injustes devrait faire partie du code fédéral.

L'Attorney Général, M. Wickersham, dans un discours qu'il prononça dernièrement à Kansas City devant le "Club Commercial", a émis une opinion contraire à celle de M. Taft; et les avocats les plus éminents de New York sont de l'avis de M. Roosevelt et de M. Wickersham, c'est à dire favorablement l'amendement à la loi actuelle.

UN Procès de Femme.

Ce ne fut pas un procès "parisien", quoiqu'il ait fait beaucoup de bruit en son temps. Un président d'assises, qui était évidemment loin de soupçonner l'ampleur que prendrait l'information, et eût été bien étonné de voir les journaux mener l'instruction d'une affaire concernant un acte d'indiscrète intrusion de la presse dans cette cause; le reportage judiciaire n'était pourtant qu'à son enfance! Ce ne fut pas un procès parisien, mais une énigmatique figure féminine passa devant la Cour d'Anch, avec cette Mme Lacoste, petite bourgeoise de vingt-trois ans, riche, élégante pour l'époque et pour son milieu. Jolie? C'est un point délicat à établir pour l'impartiale histoire. "Une beauté proverbiale", disait-on de elle au cours de sa plaidoirie son défenseur. Me Alem-Rousseau. Et il semble bien que le procureur du roi, fort passionné dans son accusation de délit de la puissance des charmes de l'accusée sur les jurés, lorsqu'il les adjura de n'adopter ni un rang, ni à la fortune, ni au sexe: "Dans le sentiment d'égalité qui doit diriger la justice dans toutes ses appréciations, que rien n'ait d'influence à vos yeux!" Ce sont là, des témoignages dont il faut faire cas. Mais les journalistes venus de Paris éprouveront quelque déception: ils voulaient bien reconnaître qu'elle avait de beaux yeux et qu'il y avait en sa personne une certaine coquetterie, mais ils lui trouvaient le visage "long et aigu" sous ses cheveux très noirs. La sagesse, si l'on ne veut point voir recourir à ces solutions moyennes, que raille dédaigneusement Renan, consistait-elle à admettre que les goûts diffèrent et que les critères de la capitale n'avaient point pour Mme Lacoste les mêmes regards? Mais ces discussions mûres sur son apparence physique disent l'intérêt qu'en 1844, s'attacha à l'affaire, romanesque par certaines côtés et compliquée par des légendes et l'émotion de l'opinion, portée à son comble. Toutes proportions gardées, car on n'était que dans une petite ville, Mme Lacoste arriva à l'audience entourée du dramatique prestige de l'héroïne du procès actuel.

Comme elle, elle avait fait prendre une instruction qui allait être abandonnée. Il y avait six mois que Mme Lacoste avait perdu son mari quand des rumeurs se répandaient, attribuant la mort de M. Lacoste à un empoisonnement. Ces rumeurs désignèrent bientôt la jeune femme comme la coupable ou comme l'instigatrice du crime. Elle s'était assez tôt consolée d'être veuve et, en possession, désormais, d'une importante fortune, elle jouissait largement de sa liberté nouvelle. Ces bruits arrivèrent aux oreilles de la justice, mais la première enquê-

de ne leur accorda pas beaucoup de consistance: Mme Lacoste n'était pas la première veuve dont le chagrin eût pu servir de prétexte à une enquête de police des plus regrettables; c'était un vieil homme quinquagénaire, souvent malade, enclin à l'avarice, et faisait un peu d'argent, mais le genre de luxe (encore assez modeste) auquel se plaisait Mme Lacoste pouvait bien inspirer quelque envie, qui ne fut pas étrangère à l'accueil fait à de redoutables suppositions. L'affaire était sur le point d'être classée; Mme Lacoste la réveilla par une lettre hardie au procureur du roi, où elle demandait qu'on ne la laissât point sous le coup d'outre-geants soupçons, et qu'on fit la vérité toute entière, en établissant s'il y avait eu crime ou non, et dans l'hypothèse d'un crime, qu'on en découvrir l'auteur. La raison de cette démarche était nettement dans le désir de se justifier aux yeux d'un jeune homme qu'elle avait connu à Tarbes; pour elle, elle ne cachait point une vive inclination et avec qui elle voulait se remarier: il lui paraissait que les sentiments de ce soupçon ne laissaient pas que de se refroidir depuis que s'élevait ce murmure d'accusation. Cette lettre eut un retentissement énorme: on commença à voir en Mme Lacoste une personnalité intéressante. Une indignation sincère la faisait elle agir? Etait-elle un audacieux défi, une étrange imprudence? L'exhumation de M. Lacoste fut ordonnée, et on trouva de l'arsenic dans son corps; on en trouva même beaucoup. Les langues, qui ne s'étaient qu'à demi déliées, se délièrent alors tout à fait. Des témoignages survinrent, auxquels il fallut prêter une sérieuse attention. L'existence de Mme Lacoste fut passée au crible. On raconta que son mari avait exprimé l'intention de modifier le testament par lequel il l'instituait légataire universelle, ce qui expliquait comment elle avait pu souhaiter sa fin avant qu'il eût le temps de prendre cette détermination. On découvrit qu'un ancien instituteur, moitié petit homme d'affaires de village, moitié rebouteux, avait avoué qu'il avait reçu d'elle de l'argent, encore qu'il expliquât ce don par des combinaisons assez mystérieuses. C'était après avoir bu avec lui une bouteille de vin que M. Lacoste avait succombé. Des servantes attestèrent que la première préoccupation de Mme Lacoste, aussitôt après la mort de son mari avait été de chercher le testament; au reste, pendant l'agonie du vieillard, elle avait voulu seule lui donner ses soins, et elle avait écarté les domestiques. Bref des charges se précipitèrent, et l'arrestation de la veuve fut décidée.

Mais alors, un coup de théâtre, et fait pour aviver singulièrement l'émotion: Mme Lacoste disparut, après avoir écrit ce qui se constatait prisonnière la veille de l'ouverture du procès. On crut peu à son retour volontaire, on interpréta cette fuite comme un aveu. Pendant que toutes les recherches pour la retrouver étaient vaines, l'instruction formait contre elle un redoutable dossier, auquel se joignaient les conclusions des experts qu'on avait mandés de Paris. Le jour fixé pour la première séance des assises approchait. Viendrait-elle? C'était la question qui passionnait tout le monde. Elle vint. Elle avait les cheveux coupés court, ce qui donnait à penser, pour se cacher, elle avait eu recours à un travestissement masculin. Le président Donno-

qui commença: "Ma chère Suzanne, "Une fatalité nous sépare. Mon cœur en saigne, mais l'honneur me commande la résolution que je prends. "Je m'éloigne. "Pour combien de temps, je ne le sais pas. "Je ne vous reverrai que lorsque les sentiments que j'ai pu éprouver pour vous se seront adoucis et résumés dans la tendresse et la loyale amitié que je vous ai vouée et qui ne finira qu'avec ma vie. "Nous avons chacun nos devoirs à accomplir. "Faites le vôtre, chère bien-aimée, je tâcherai de remplir le mien. "Votre frère et ami d'enfance. "JACQUES." L'officier tendit le papier au docteur. Le vieillard le prit sans le regarder et le mit dans sa poche disant: "Te peaux être tranquille. Il arrivera à sa destination. Ce sera moi le facteur. Les yeux du comte devinrent brillants comme sous une averse de larmes. Il se pleura pas cependant. Le docteur Bernay se disposa au départ. Il se traversèrent tous deux les longs corridors, descendant au vestibule et, arrivé à la porte, l'officier demanda:

— Vous veillerez sur elle? — Sois tranquille!... — N'importe où que je sois, vous me donneriez de ses nouvelles? — C'est promis! — Et si elle est malheureuse? — La pauvre enfant expierait alors les fautes des autres. — En a-t-on donc commis? — Ne m'interroge pas. Sache seulement qu'elle ignore tout elle-même et n'a ni une action ni une pensée à se reprocher. Maintenant, que vas-tu faire? — Donner ma démission. — Toi! — Il me serait trop cruel de rester en France. — Alors?... — Je voyagerai. — Seul? — J'espère décider un ami à m'accompagner. — Jean de Vigry. — Peut-être. — Il sacrifierait son avenir? — Par amitié, je le crois. D'ailleurs sa fortune le rend indépendant. Si notre pays a besoin de nous, il nous trouvera toujours, et peut-être en voyageant pourrions-nous le servir encore. Jacques d'Angeville déclara: — Au moment où vous êtes arrivés, j'avais déjà fait de tristes réflexions. — Ainsi ta nous quitterais?... — Il le faut. L'éloignement et le temps seuls peuvent me guérir. — Tu as peut-être raison. Nos vœux te suivent. Ainsi, c'est

convencu? — Oui. — J'ai ta parole? — Oui. Le vieillard ouvrit les bras. Jacques d'Angeville s'y précipita. Ils ne prononcèrent plus une parole. Le jeune homme comprénaît que si le bon docteur lui infligeait cette douleur, c'est qu'elle était nécessaire. Le vieillard remonta dans son coupé en se disant: — A l'autre, maintenant! — Quatre jours plus tard, vers dix heures du matin, il se trouvait seul dans la chambre de son malade. Georges Dufresse, débarrassé de la néfaste influence de son ami rentré depuis longtemps dans son cher Paris, avait vu ses doutes s'évanouir et se sentait presque transformé par la contemplation du doux visage qui avait sous les yeux, par les regards limpides de cette femme charmante toujours, malgré la fièvre terrible dont elle avait été frappée à l'improviste, régénérée ainsi par l'atmosphère de loyauté et de sentiments élevés dans lequel il vivait au milieu de braves gens.

Il venait de quitter Suzanne en portant à ses lèvres ses doigts amaigris, parce qu'elle lui avait dit, avec son doux sourire: — Allez donc respirer un peu le bon air du jardin et vous re-

tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

Tempête sur les côtes de la Virginie. Norfolk, Virg., 24 novembre. — Une violente tempête du nord-ouest fait rage sur les caps de la Virginie. Le vent souffle à une vitesse de 50 milles à l'heure et l'on éprouve des inquiétudes pour de nombreuses goélettes de pêche que la tempête a surprises au large.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

A l'occasion du jour d'actions de grâces, il sera donné aujourd'hui à l'Opéra deux représentations: l'une en matinée, *Le Pêcheur de Perles*; l'autre le soir, *Le roi de Carthage*. Le roman musical de Gustave Charpentier dont la vogue, après huit cents représentations consécutives à Paris, n'a pas été épuisée. Dimanche, *Le Trouvère* en matinée, avec M. Escalfati dans le rôle de Manrico, et Mmes Demidy, Pierens, Jenny Allard et MM. Hensatto et Huberty dans les autres rôles. Le soir *Gillette de Narbonne*. Rappelons que le cinquante-neuvième de l'Opéra sera célébré avec éclat, M. Layolle s'étant décidé à faire chanter pour la circonstance *Guillaume Tell*, la première œuvre sur laquelle se leva le rideau de l'Opéra.

ORPHEUM.

C'est devant une salle comble qu'ont été données hier les deux représentations de vaudeville à l'Orpheum et le très bon programme a été brillamment exécuté. Le programme préparé pour la semaine prochaine comprend des nouveautés très originales qui plairont au public.

TULANE.

Deux très bonnes représentations ont été données hier au Tulane, "Romeo et Juliette" en matinée et "King Lear" le soir. M. Mantell et Mlle Russell ont été très applaudis. Aujourd'hui, en matinée spéciale, à l'occasion du Thanksgiving Day, "As You Like It" et ce soir la seconde de "Hamlet".

CRESCENT.

Al Wilson et ses habiles partenaires obtiennent un succès complet au Crescent, dans "Metz in Ireland", une amusante comédie musicale dans laquelle ont été introduites nombre de chansons nouvelles. Matinée spéciale, aujourd'hui, à l'occasion du Jour d'Actions de Grâces.

La semaine prochaine "A Knight for a Day", une charmante comédie dans laquelle l'excellent acteur Edward Hume tient le premier rôle. Les places réservées pour cette série de représentations seront mises en vente à partir d'aujourd'hui au contrôle du Crescent.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Fin de la campagne marocaine. Mellilla, Maroc, 24 novembre. — Plusieurs chefs des tribus du Rif des environs de Nador, sont arrivés ce matin à Mellilla et ont demandé à être reçus en audience par le général Marina, gouverneur de la place. Amenés en présence du général Marina les chefs tribaux ont annoncé leur intention de déposer les armes et les pourparlers ont été immédiatement entamés sur les conditions dans lesquelles devait s'effectuer cette reddition.

Les Conférences françaises au Collège Newcomb.

Les conférences françaises qui ont lieu le mercredi de chaque semaine au Collège Newcomb sont suivies avec le plus vif intérêt par un nombre de nombreux. Celle d'hier a été faite par M. Beizat de Bordes, le célèbre professeur de langues romanes au Collège Newcomb, et avait pour sujet le *Proverbe*. Le conférencier, dans le langage le plus heureux, a retracé l'histoire du mouvement social, politique et poétique du Proverbe dont Frédéric Mistral, le "poète et délicat poète provençal", est le chef admiré et aimé. Il a appliqué le but que se donnaient les poètes de la nouvelle école provençale de réunir et d'encourager savants et artistes à travailler au relèvement, à la réhabilitation de la langue provençale, cette langue chuintante et vagabonde, a dit M. Babou, mais laquelle Mistral a invoqué l'âme impatiente de la Provence. Nous regrettons de ne pouvoir ici suivre M. Beizat de Bordes qui a tenu ses auditeurs, une heure durant, sous le charme de sa savoureuse, de sa capiteuse parole. Il a parlé du Félibrige et de ses liens avec cette autorité que donne la parfaite connaissance de son sujet et dans un langage plein de lyrisme. Avant d'entamer son sujet, le conférencier a dit: "Qu'il me soit permis, avant d'aborder le sujet que je me propose de traiter devant vous aujourd'hui, de dire un mot de plus sur le but dans lequel ont été organisés les "Conférences du Mercredi". Ce but, c'est d'abord de faire connaître la France par la France, c'est de faire connaître la France à la Nouvelle-Orléans, au tout, cependant, de contribuer à faciliter l'étude intellectuelle et impartiale de beaucoup d'étrangers. La France est "Paris" et non pas le Paris qui "pense" non pas le Paris des "Laboratoires" des "Bibliothèques", des "Musées", des "Ateliers Artistiques", mais le Paris "superficiel" et "décevant" des cafés-concerts, ou le Paris des modes et des cuisines, ou encore le Paris des manifestations bruyantes et des Révolutions. Or, le vrai Paris est celui que vous connaissez le moins. Mais enfin, je le répète encore une fois, Paris n'est pas la France; c'est cette terre incconnue que ces conférences se proposent de vous faire connaître: ses institutions, son art, sa musique, sa littérature, sa foi, ses superstitions, ses légendes. Mais quelle ville aux Etats-Unis pourrait s'intéresser davantage à tout ce qui touche la France que la Nouvelle-Orléans, la capitale de cette France d'outre-mer que fut la Louisiane? Et, puisque dans presque toutes les grandes villes des Etats-Unis le grand public a fait de si nombreux et si intéressants un accueil chaleureux, à plus forte raison est-on en droit de s'attendre à la bienveillance et à l'intérêt du public de la Nouvelle-Orléans. Donc, à la N. O., quel lieu de réunion saurait être préféré au Collège Newcomb de "University Hall", L. C. Tufts, n'est-elle pas le Harvard du Sud? N'est-ce pas vers elle que se tournent les yeux de tous les jeunes gens avides de savoir—dans le Sud, le Centre et l'Ouest? Et Newcomb ne représente-t-il pas de l'université Tulane, ce que l'enseignement supérieur offre de plus "délicat", de plus "littéraire", de plus "artistique", de plus que ce sont de gracieuses abeilles qui butinent le miel dans le jardin des lettres et des arts. Il pourrait trouver ailleurs, je le répète, un auditoire mieux préparé pour comprendre la "culture" de la plus "littéraire"—on a dit aussi de la plus "artistique" des nations. De même que l'Hotel de Rambouillet fut au 17ème siècle le foyer où vinrent se concentrer, se fonder, se développer en s'inspirant les rayons des civilisations Espagnole, Italienne, Anglaise, pour qui le "Collège Newcomb" ne deviendrait-il pas, pour la N. O. et pour le Sud, un nouvel Hotel de Rambouillet, refectoire des rayons intellectuels des nations, et en particulier ceux de la grande pensée, de la grande adoration du beau et de l'idéal qui a toujours été la France? Ainsi donc, permettez-moi, au nom de la France, au nom de l'Université, au nom du Collège Newcomb, permettez-moi, dit-je, de vous prier, instamment, de donner à

Introduction de la viande de zébu en France. Paris, 24 novembre.—Le ministre des colonies vient de faire une tentative visant à introduire sur les marchés français de la viande de zébu de Madagascar afin de remplacer le bœuf, qui se fait de jour en jour plus rare. Le premier arrivage de zébus a été vendu hier aux Halles et cette viande a atteint un prix relativement élevé. De nombreux envois arriveront prochainement à Marseille. M. Carrougeat, directeur de la ferme d'élevage du gouvernement à Madagascar, aux efforts de quel on a fait l'introduction de la viande de zébu en France est d'avis que la grande le pourra fournir annuellement de 150,000 à 200,000 de ces animaux. La viande du zébu, autrement connue sous le nom de bœuf indien, est aussi savoureuse et nutritive que celle des meilleurs bœufs européens.

Prochain retour de l'ambassadeur de Russie. Paris, 24 novembre.—Le baron de Kover, ambassadeur de Russie aux Etats-Unis, s'est embarqué aujourd'hui à Cherbourg sur le vapeur allemand "Kronprinzessin Cecilie", à destination de New York.

Contra d'aéroplane. Paris, 24 novembre.—H. Paulhan, l'aviateur, a peu près conclu des arrangements pour des envoies qu'il fera à la Nouvelle-Orléans le mardi gras prochain. Il est incertain pour la semaine d'aviation à Los Angeles. On pense se rendre de cette ville à la Nouvelle-Orléans et dans d'autres villes du sud.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Six personnes brûlées vives. New York, 24 novembre.—Six personnes ont été brûlées vives et une dizaine blessées ce matin, pendant un incendie qui a détruit une maison locative, place Havens à Brooklyn. Les corps de deux femmes, un homme et trois enfants, presque complètement carbonisés ont été retrouvés parmi les débris.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Suffragette condamnée. Loddes, 24 novembre.—Mme Alice Chapin, la suffragette militante, qui obtint un fonctionnaire de poll pendant l'élection de Bermoudy, en brisant une bouteille contenant un acide corrosif sur une boîte de scrutin, a été condamnée à sept mois d'emprisonnement par le tribunal de police de Bailey aujourd'hui.

Feuilleton

DE

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 94 Commencé le 20 Octobre 1909

DEUX PASSIONS GRANDROMAN

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

MARIAGE DE CONVENANCES

X

SOIR DE NOCES

(Suite.)

— Et ensuite?... — Ensuite, c'est tout. Votre

avenir est tout tracé. La félicité parfaite n'est pas de ce monde. Tu en seras convaincue lorsque plus tard tu auras soigné, comme ton père et moi, une longue et cruelle expérience, à tes dépens bien entendus. Suzanne est brave aussi. Elle se résignera et trouvera dans le sentiment du devoir accompli les consolations que lui souhaite de toute son âme! Pour toi tu es un homme de cœur et d'honneur. Tu as une grande fortune, un nom à soutenir, le monde est grand et il t'offre toutes les distractions dont tu auras besoin, tous les plaisirs qui peuvent compenser la perte — énorme, j'en conviens — dont tu souffres. Plus tard, peut-être, tu connaîtras le secret dont je ne suis pas le maître et tu sauras alors que ma tendresse pour elle et toi, mes deux enfants, vous aura épargné plus de douleurs et de regrets que je ne vous en cause aujourd'hui... La voix du vieux docteur tremblait d'émotion. Il posa sa main sur l'épaule de l'officier qui hochait, appuyé à sa table, la tête contre ses mains, d'un air morne et farouche. Il ajouta: — Tu n'en veux maintenant et je te pardonne. Plus tard tu me béneras. Ecris ce que je vais te dicter. Sans prononcer une parole, Jacques d'Angeville prit une plume et du papier, et d'un regard il interrogea le vieillard

qui commença: "Ma chère Suzanne, "Une fatalité nous sépare. Mon cœur en saigne, mais l'honneur me commande la résolution que je prends. "Je m'éloigne. "Pour combien de temps, je ne le sais pas. "Je ne vous reverrai que lorsque les sentiments que j'ai pu éprouver pour vous se seront adoucis et résumés dans la tendresse et la loyale amitié que je vous ai vouée et qui ne finira qu'avec ma vie. "Nous avons chacun nos devoirs à accomplir. "Faites le vôtre, chère bien-aimée, je tâcherai de remplir le mien. "Votre frère et ami d'enfance. "JACQUES." L'officier tendit le papier au docteur. Le vieillard le prit sans le regarder et le mit dans sa poche disant: "Te peaux être tranquille. Il arrivera à sa destination. Ce sera moi le facteur. Les yeux du comte devinrent brillants comme sous une averse de larmes. Il se pleura pas cependant. Le docteur Bernay se disposa au départ. Il se traversèrent tous deux les longs corridors, descendant au vestibule et, arrivé à la porte, l'officier demanda:

— Vous veillerez sur elle? — Sois tranquille!... — N'importe où que je sois, vous me donneriez de ses nouvelles? — C'est promis! — Et si elle est malheureuse? — La pauvre enfant expierait alors les fautes des autres. — En a-t-on donc commis? — Ne m'interroge pas. Sache seulement qu'elle ignore tout elle-même et n'a ni une action ni une pensée à se reprocher. Maintenant, que vas-tu faire? — Donner ma démission. — Toi! — Il me serait trop cruel de rester en France. — Alors?... — Je voyagerai. — Seul? — J'espère décider un ami à m'accompagner. — Jean de Vigry. — Peut-être. — Il sacrifierait son avenir? — Par amitié, je le crois. D'ailleurs sa fortune le rend indépendant. Si notre pays a besoin de nous, il nous trouvera toujours, et peut-être en voyageant pourrions-nous le servir encore. Jacques d'Angeville déclara: — Au moment où vous êtes arrivés, j'avais déjà fait de tristes réflexions. — Ainsi ta nous quitterais?... — Il le faut. L'éloignement et le temps seuls peuvent me guérir. — Tu as peut-être raison. Nos vœux te suivent. Ainsi, c'est

convencu? — Oui. — J'ai ta parole? — Oui. Le vieillard ouvrit les bras. Jacques d'Angeville s'y précipita. Ils ne prononcèrent plus une parole. Le jeune homme comprénaît que si le bon docteur lui infligeait cette douleur, c'est qu'elle était nécessaire. Le vieillard remonta dans son coupé en se disant: — A l'autre, maintenant! — Quatre jours plus tard, vers dix heures du matin, il se trouvait seul dans la chambre de son malade. Georges Dufresse, débarrassé de la néfaste influence de son ami rentré depuis longtemps dans son cher Paris, avait vu ses doutes s'évanouir et se sentait presque transformé par la contemplation du doux visage qui avait sous les yeux, par les regards limpides de cette femme charmante toujours, malgré la fièvre terrible dont elle avait été frappée à l'improviste, régénérée ainsi par l'atmosphère de loyauté et de sentiments élevés dans lequel il vivait au milieu de braves gens.

Il prit la lettre du comte et la lut lentement, à voix basse. Elle l'étoyait avec attention. Quand cette lecture fut terminée, elle fixa le docteur avidement et demanda: — A-t-il pleuré, au moins? — C'est un homme et est-il brave comme toi. Elle prit la lettre, la pressa contre ses lèvres en soupirant: — Adieu! et elle la rendit à son tuteur. — C'est le passé, dit-elle. Brûlez-la, je vous en prie. Et quand elle le vit flamber dans le foyer, son cœur se foudra dans une oraison de larmes. Le docteur lui serra les mains entre les siennes et reprit: — Il va partir pour de longs voyages. Un autre qui vous aime tous les deux en souffrira autant que vous. — Son père! — Le vieillard s'inclina. — Qui sait s'ils se reverront! dit-il. Il se pencha sur elle et